

Le cauchemar de la troisième guerre mondiale

Hans-Jürgen Greif

Number 12, February–March 1984

Utopies : la chute libre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

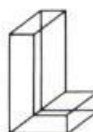
Cite this article

Greif, H.-J. (1984). Le cauchemar de la troisième guerre mondiale. *Nuit blanche*, (12), 56–58.



le cauchemar de la troisième guerre mondiale

Wilhelm Meister, Franz Wertel, Thomas Mann, Hermann Hesse, Ernst Jünger, Franz Kafka, Arno Schmidt... Il existe dans la littérature allemande, plus que dans toute autre littérature, une tradition du roman utopique. Arno Schmidt en est peut-être le représentant le moins connu, et pourtant... sa satire de l'après troisième guerre mondiale, La république des savants, pourrait devenir dans cette fin de millénaire ce que 1984 a été pour la génération des années soixante.



L'utopie traditionnelle nous est généralement présentée sous la forme d'un modèle, souvent politique, d'une vie meilleure. Ce modèle trouve ses racines non pas dans un rêve, mais bien dans une réalité palpable, celle d'hier ou d'aujourd'hui, qui annonce des conditions de vie encore plus tristes, plus décourageantes. La plupart des utopies sociales du XIX^e siècle lient le progrès social à une répartition juste des biens de consommation parmi la population. Mais dès que ce but est plus ou moins atteint, au début du XX^e siècle, les utopistes reconnaissent les dangers de la technologie, réaction symptomatique de l'homme qui ne peut se contenter de l'acquis mais gémit sous le poids de la peur et de l'angoisse.

Dans l'utopie d'aujourd'hui, entre la Deuxième et la Troisième Guerres mondiales, nous sommes loin des surréalistes français qui proclamaient: «L'imagination au pouvoir». Le deuxième

conflit mondial *a eu lieu*, il avait été prévu depuis longtemps; l'homme a compris son propre potentiel de destruction. Nous savons que la technologie et le management de la société par l'État ne nous ont pas apporté le bonheur, bien au contraire: l'Océanie de George Orwell (1984) est un État où le principe de l'égalité a dégénéré en une société de masse gouvernée par un appareil du pouvoir insoufflant, omniprésent, répressif, néfaste pour l'individu.

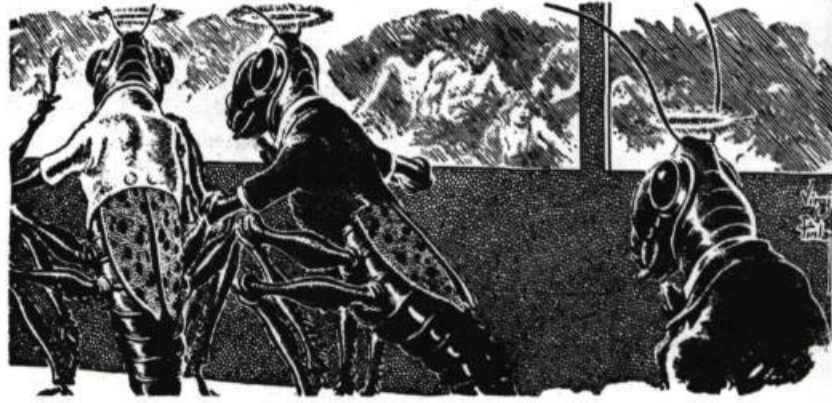
Le survivant de la 3^e guerre

Un an après la parution de 1984, Arno Schmidt publie *Miroirs noirs* (*Schwarze Spiegel*), où il décrit sa vie après la guerre atomique. Il s'est installé dans les landes de l'Allemagne du Nord, où il se retrouve complètement seul. Mais cette solitude est loin de lui peser. Il ne regrette pas la présence de l'être humain, a plutôt besoin de la nature (qui reste miraculeusement intacte) et surtout de livres, de beaux livres, des éditions rares de Cooper, Feuerbach, Schnabel, Poe (qu'il trouve à la bibliothèque de Hambourg, épargnée par les bombes). Son existence solitaire dans les landes n'est pas seulement une fuite à la Robison Crusoé, loin de tout ce qui pourrait lui rappeler les hommes, loin du souvenir d'Hitler, c'est son refus de l'homme même qui, disposant du pouvoir d'être heureux, se rend sciemment malheureux.

De la bêtise humaine...

En 1957, Schmidt publie la pièce maîtresse de son oeuvre utopiste: *La république des savants*. C'est le monde en l'an 2009, tous les continents ont été contaminés par les radiations, l'Europe n'existe plus. Le journaliste Charles Henry Winer, neveu de Schmidt, obtient des deux superpuissances — les USA et l'URSS — la permission d'aller visiter les deux dernières institutions terrestres importantes: le territoire des hominides aux États-Unis et l'IRAS (International Republic of Artists and Scientists).

À cause des fortes radiations qui se sont répandues durant la Troisième Guerre mondiale, des espèces nouvelles et bizarres se sont développées. Les centaures, mi-hommes, mi-chevaux, combattent des créatures issues de l'homme et de l'araignée ou encore des papillons à visage humain. Winer se rend compte que les centaures se font exploiter sans vergogne par les Américains qui se servent d'eux pour exterminer les hommes-araignées et les hommes-papillons. Encore une fois Schmidt se révolte, dans sa satire, contre le pragmatisme scientifique qui ne songe même pas à s'interroger sur les circonstances qui ont présidé à la création des races nouvelles. Dans la tradition de Jonathan Swift, en se référant surtout à la qua-



trième partie des *Voyages de Gulliver*, où des chevaux intelligents règnent sur des hommes dégénérés, Schmidt révèle la déshumanisation de notre temps. Les Américains procèdent à la sélection impitoyable de la race (une réminiscence douloureuse de l'époque hitlérienne), grâce à laquelle seuls survivent les plus forts et les plus aptes à combattre les méchants, hommes-araignées ou hommes-papillons. Une aventure érotique de Winer avec une jolie centaure, Thalja (qui porte le nom de la muse de la comédie) est plus qu'une simple escapade exotique: Thalja est la soeur méprisée de l'homme.

... à la folie des génies

L'IRAS est une île artificielle en acier et en béton, où les meilleurs cerveaux du monde ont trouvé refuge: ici, il n'y a plus de guerres, la neutralité stricte règne, les meilleures conditions de vie sont créées pour les scientifiques et les artistes. D'un côté se trouvent les génies américains, de l'autre les russes. Mais Winer se rend compte que l'IRAS n'est qu'une copie miniaturisée des grands blocs politiques et que la vieille antinomie est-ouest continue de façon plus ou moins larvée. Schmidt/Winer n'éprouve de sympathie pour aucun d'entre eux, il est pacifiste, refuse de prendre parti et condamne les agents d'information qui, de part et d'autre, ne lui montrent que les côtés dorés de leur partie de l'île.

Nous assistons donc à la même guerre froide entre les superpuissances. Le but de cette guerre est simplement le vol des cerveaux — Winer devient une sorte d'ambassadeur entre les représentants des deux parties qui s'offrent mutuellement ce qu'ils ont volé à l'autre. Des révélations plus choquantes encore attendent Winer: les génies américains ne visitent jamais leur bibliothèque ultra-perfectionnée, ils n'écrivent plus rien, ne créent plus, s'abandonnent complètement. Les Russes vont, eux, par colonnes de neuf génies à la bibliothèque et créent, collectivement, des âneries indescriptibles.

Le message de Schmidt est clair: d'un



Arno Schmidt

côté il ridiculise le romantisme qui entoure la notion de génie, de l'autre il décrit les déboires d'une planification socialiste. Ici comme chez les hominides, c'est la dignité de l'individu qui est atteinte. La folie des grandes puissances inclut non seulement l'hibernation et la transplantation du cœur ou des poumons, elle s'étend jusqu'à la conservation des cerveaux irremplaçables par des porteurs sains. Le comble du saugrenu est atteint lorsque le lecteur fait la connaissance de deux chevaux qui ont dans leur tête respective les cerveaux de l'extraordinaire poétesse Jane Kappellmann et du poète Stephen Graham Gregson.

L'utopie comme obsession

Dans ses visions obsessionnelles de l'avenir, Schmidt est bien loin de ses prédécesseurs européens. Lui qui a pourtant été appelé le «jacobin» de la littérature allemande contemporaine, se soucie peu des rêves d'un Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) qui, dans son roman *L'an deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais*, plonge dans un profond sommeil en 1770, pour se réveiller 670 ans plus tard: la Bastille n'existe plus, la hiérarchie absolutiste non plus, tous vivent selon le principe de l'égalité, chacun mange à sa faim, le progrès résulte de l'éthique professionnelle de chaque travailleur qui restreint volontairement l'usage de ses libertés individuelles. Schmidt sait que ces libertés sont restreintes, sous n'importe quel gouvernement pré ou postrévolutionnaire, et que la foi aveugle dans le progrès technologique mène droit au développement d'armes extraordinaires. (Le dernier grand exemple d'optimisme envers la technologie nous vient d'un Américain, Edward Bellamy. Dans son roman *Looking Backward: 2000-1887, A Fairy Tale of Social Felicity*, écrit en 1888, nous sommes confrontés à une énorme machine étatique qui a créé grâce à la technologie et au management total une vie heureuse pour tous.)

Le pessimisme face à l'avenir

Schmidt connaissait bien tous ces écrivains, dont il méprisait l'optimisme injustifiable. Il se situe plu-

tôt dans la tradition de Wells (*La machine à explorer le temps*, 1895), et de Capek, dont le drame à succès *R.U.R.* (1920) montre comment des robots attaquent les hommes — autant de visions pessimistes de notre avenir. C'est dans cette perspective également qu'il faut lire *Les physiciens* ou *La troisième guerre mondiale* de Dürrenmatt (1980) qui font état d'un monde chaotique précédant la troisième guerre inévitable. Si l'on a devant soi cette anticipation d'un monde secoué par l'angoisse, ce rejet de la technologie et la description des dangers inhérents au management étatique, on reste pour le moins interloqué en lisant l'annonce suivante, parue dans un journal d'aujourd'hui: «NOUS CROYONS QUE: connaissances scientifiques et techniques + productivité + compétitivité + croissance et développement + emplois scientifiques = justice sociale, qualité de vie, richesses. ET VOUS? (Annonce du Ministère de la Science et de la Technologie, Québec, 5 novembre 1983). Le moins que l'on puisse dire de cette annonce, c'est que les responsables de ce ministère se rangent parmi les optimistes irréductibles que ne trouble pas la perspective d'un avenir plus sombre qu'incertain! ■

Hans-Jürgen Grief

Arno Schmidt en français:

(Ces deux livres sont malheureusement épuisés. Restent les bibliothèques et les librairies de livres usagés...)

La république des savants, Traduit par Martine Vallette, Paris, Julliard, 1964.

Scènes de la vie d'un faune, Traduit par Jean-Claude Hemery, Paris, Julliard, 1962.

UN BON MOT POUR LES COOPS...

«Les fabriques coopératives des travailleurs représentent, à l'intérieur même de l'ancienne société, la première percée au travers des formes anciennes, bien qu'elles reproduisent forcément partout, dans la réalité de leur organisation, toutes les défauts du système existant. Il n'en reste pas moins que, dans leur sein, il y a suppression de l'antagonisme entre le capital et le travail, bien que ce soit tout d'abord sous la forme que les travailleurs, en tant qu'association, sont leur propre capitaliste, c'est-à-dire utilisent les moyens de production à la mise en valeur de leur propre travail. Les coopératives montrent comment, à un certain niveau de développement des forces productives et des formes de production sociales correspondantes, un mode de production engendre et développe naturellement un mode de production nouveau.» (Marx et Engels, *Utopisme et communauté de l'avenir*)